

Karl BARTH. *Die protestantische Theologie im 19. Jahrhundert. Ihre Vorgeschichte und ihre Geschichte.* Evangelischer Verlag Ag. Zollikon, Zürich, 1947, gr. 8°, VII, 611 pp.

Cet ouvrage ne mérite son titre : la *Théologie protestante au XIX^e siècle* qu'à raison de son sous-titre : *sa préhistoire et son histoire.* En fait, la préhistoire, c'est-à-dire la théologie protestante *du XVIII^e siècle* n'occupe pas moins des deux tiers du volume. Des raisons accidentelles — il s'agit ici de leçons données par Karl Barth à Bonn en 1932-33 et interrompues — expliquent une certaine disproportion des parties et l'inachèvement du tout. Et néanmoins, tel qu'il est libellé, le titre traduit bien l'intention de l'auteur et la dialectique sous-jacente à cette œuvre d'une rare puissance : montrer que le XIX^e siècle continue le XVIII^e siècle (cf. p. 344) et que les penseurs les plus représentatifs de ce dernier, tout en étant les hommes de leur temps, dépassent celui-ci par leur problématique et l'ampleur des solutions qu'ils proposent.

Plus précisément, Karl Barth remarque que toute la théologie protestante du XIX^e siècle s'est mise à l'école de Kant ; cf. p. 272-4 : soit qu'elle se soit contentée de creuser le même sillon rationaliste (Wegscheider, A. Ritschl, W. Herrmann), soit qu'elle ait visé à l'élargir par la découverte d'une « deuxième dimension » de l'âme humaine : sentiment ou « pressentiment » (Schleiermacher, de Wette). Cependant, il existe encore ce que Barth appelle une « troisième possibilité », qui est de retourner le rapport religieux tel qu'on l'a envisagé depuis l'Aufklärung et de le prendre du côté de Dieu. Le kantianisme est encore ouvert à cette troisième possibilité, alors que l'hégélianisme déjà ne l'est plus : cf. p. 347, 354. Barth affecte de considérer cette voie comme ayant été seulement de temps à autre aperçue, mais non suivie par personne; nous savons qu'elle l'a été par lui-même.

MSA 5154

REVUE DES SCIENCES RELIGIEUSES

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

6761 11847

Cet ouvrage intéressera le lecteur catholique, lequel se fait égratigner au passage; cf. p. 136, 144, 234, 270, — surtout à trois titres. D'abord, il montre que la théologie ne saurait être indifférente à la *pensée religieuse* d'une époque : on dirait même qu'elle s'en nourrit, si elle ne s'alimentait directement à la source de l'Écriture et du révélé. De fait, Barth s'attarde longuement à décrire les aspirations de l'homme, puis du chrétien du XVIII^e siècle (§§ 2 et 3), parties sans parallèles pour le siècle suivant —, disons même qu'il les peint de façon dramatique. Quand il en vient à la théologie protestante du XVIII^e siècle (§ 4), non seulement le pathétique disparaît, mais une certaine distance, un décalage s'accuse, qui est le signe d'une carence : « Quels que soient le sérieux et le zèle avec lequel ils s'appliquent à leur tâche, un fait est là : ces théologiens n'ont en somme que peu ou rien à dire à la marche réelle des affaires humaines et chrétiennes, parce que les événements décisifs se produisent toujours, ou même se sont déjà produits ailleurs que dans leurs leçons, prédications et livres, où ils s'ingénient à rajeunir les questions. Ils ne prennent position que tardivement à l'égard de choses qui arrivent sans eux, voire contre eux, et se contentent chaque fois de lancer au train qui s'en va des paroles empreintes de tristesse ou de colère » (pp. 117-8). Nous saisissons ici sur le vif le problème des rapports de la théologie avec la culture religieuse d'une époque.

Un autre mérite de cet ouvrage, c'est de considérer moins des théologies ou doctrines successives, s'enchaînant comme dans un manuel, que des *théologiens*, ou simplement des penseurs dont l'enseignement philosophique a une incidence théologique — leur doctrine peut être même la négation de toute théologie, voire de toute religion, ainsi chez Feuerbach, p. 474. Cependant, elle intéresse la théologie comme contre-position. Tel est donc le sujet de l'histoire de la théologie : des personnalités vivantes, qui nous parlent encore pour autant qu'elles ont appartenu à cette même Église dont nous sommes aujourd'hui nous-mêmes. Or, cela n'est-ce pas ce que l'on nomme la tradition (cf. p. 3 : Gott ist der Herr der Kirche; er ist der Herr auch der Theologie); et ce principe ne vaudrait-il qu'en théologie? — Dans quelle mesure le luthéranisme originel est-il encore vivant dans cette tradition, c'est une question qu'on ne peut pas ne pas se poser. Le livre ne fournit ici que des points de repère : cf. pp. 109, 111, 116, 119, 289, 297, 487-8. etc. Mais si toute la théologie de cette époque se résume dans le « vernünftig leben », le christianisme n'étant qu'une recette du bien vivre, cf. p. 599, on peut douter que Luther ait trouvé ici des héritiers de sa pensée religieuse.

Notons que les auteurs interrogés ne sont pas tous de premier plan. Si dans la première partie de l'ouvrage, Barth consacre de copieuses dissertations à Rousseau et à Lessing, à Kant et à Hegel (de Fichte et de Schelling, il écrit p. 354, qu'on peut ici les ignorer), il a encastré dans la seconde, entre Schleiermacher et Ritschl, ces *Kirchenväter* représentatifs des deux époques (du XIX^e siècle), p. 345, des figures de moindre relief qui se succèdent en deux générations : cf. p. 483 : ainsi les württembergeois Beck et Blumhardt — sur le *chiliasmus* ? — ce dernier, comp. p. 597 et la remarque de la p. 113 ; — ou un Vilmar, à qui l'orthodoxie

néo-luthérienne revient : et. BARBARA SCHLUNCK, *Amt und Gemeinde im theologischen Denken Vilmars*, München, 1947.

Enfin un troisième intérêt de cet ouvrage, c'est de poser la question de *méthodologie*. Autre est pour Barth l'attitude du théologien, autre celle de l'historien de la théologie ; cf. p. 15. Le théologien a le droit, ou plutôt le devoir de confronter la problématique du moment historique où il est placé avec les doctrines antérieures et de les examiner elles-mêmes sous cet angle. De l'historien de la théologie, Barth réclame plus d'objectivité, de détachement. Il s'agit ici seulement d'interroger et d'écouter, de demander aux théologies du passé quelle est leur position propre, leur orientation, et de chercher à les comprendre à partir de leur centre à elles, dans leur contingence historique. Barth s'est tenu dans l'ensemble, il faut lui rendre cette justice, à cette méthode. Néanmoins il ne laisse pas d'observer les théologies antérieures de son propre point de vue et cela même, le fait qu'il leur est étranger et qu'il adopte à leur égard une position transcendante, lui permet : a) d'en mieux dégager les contours ; b) de les observer, non seulement dans leur centre, mais encore, et plus encore, dans leur périphérie, ou comme il dit, « à partir des marges » (p. 259), là où le rationalisme le plus poussé s'avère insuffisant, où le regard même du penseur enfermé « innerhalb der Vernunft » se porte infailliblement au delà de la frontière, « sur le champ voisin » (p. 264 ; voir aussi pp. 114, 238, 297, 300, 347, 514, etc.). Le traitement favorable que Barth accorde à Kant vient de ce que chez le père même de la pensée moderne il découvre l'amorce de l'autonomie et de l'autopistie de la Révélation, qui est l'exact contrepied de tout ce courant d'idées et qui caractérise la théologie dialectique. « Dass ein Gott sei, beweist der biblische Theolog daraus, dass er in der Bibel geredet hat. » (Kant, cité p. 278).